

Chapitre 10 : Scolarisation tardive IV (1952 été : 15ans)

Voilà, la France !

Après plusieurs jours, j'ai voyagé seul à bord d'un avion à destination de Toulouse. M. Hugot a pris une autre direction et ne pouvait pas m'accompagner. A l'arrivée, Docteur Davidou, lieutenant médecin de l'armée m'a accueilli à l'aéroport. Lui aussi, il m'était préalablement connu. Il avait activé, durant plusieurs années, à l'infirmerie d'Aoulef. Il m'aidait, durant les grandes vacances à améliorer mon français. Il m'avait corrigé des petites rédactions, des petites lettres que j'adressais à mes différents correspondants en France. Différemment d'à Aoulef, je l'ai trouvé au grade du capitaine. Absorbé par ses activités médicales, il ne pouvait s'occuper de moi. Il m'a mis à la charge de ses parents. Dans cette famille aisée, je me suis trouvé reçu comme un roi. Le père, tout comme la mère, ils étaient tous les deux très gentils. Pendant mon séjour, M. Davidou ne m'a pas épargné tout ce qui pouvait me faire plaisir. Il m'a fait visiter les différents lieux de la ville. Émerveillé et me sentant joyeux, je n'ai pas cessé de manifester ma satisfaction, mais je ne pouvais aussi m'empêcher de poser beaucoup de questions. À la campagne, j'ai découvert le paysage encore bien plus vert qu'au nord de l'Algérie. C'était un grand changement pour moi qui venais du désert.

Voyage seul à bord d'un train en France

À l'époque, le téléphone n'était pas encore automatique. On a communiqué avec les autres au sujet de mon sort. J'entendais tous les jours: «prière de me passer un tel numéro.» Après cinq jours environ, je me suis trouvé encore une fois abandonné à voyager seul. Cette fois-ci à bord d'un train. On m'a donné un programme relatif à l'itinéraire et on m'a demandé de le présenter au contrôleur à chaque gare pour ne pas manquer un changement avec une correspondance car le voyage était long entre Toulouse et Auxerre via Aurillac. Je me suis dit en moi-même : «il ne faut pas qu'il m'arrive encore une fois la même chose comme à Ain Sefra.» J'ai commencé tout doucement à m'habituer à cette vie du monde civilisé. Je changeais le train quand il le fallait, j'accostais le contrôleur quand c'était nécessaire, je me renseignais en montrant mon billet et j'attendais dans les gares quand il

y avait un intervalle de temps. Je n'ai jamais rencontré d'autres noirs et j'avais l'impression que tout le monde me regardait.

Le temps du voyage a pris les trois quart de la journée. Je devais débarquer dans la gare suivante, mais surpris par trois hommes qui couraient le long du train sur le quai de la gare précédente.

- Ahmed El-Hadj ! Ahmed El-Hadj ...!

Je les ai regardés et j'ai compris qu'ils me cherchaient. J'ai reconnu parmi eux M. Hugot. En effet c'était la gare précédente qui était ma destination finale. Très content de les voir, la petite inquiétude qui me régnaient s'est envolée ! En descendant M. Hugot m'a présenté.

- M. Canet, directeur de l'école de la cité des Champoullains et M. Poyot, instituteur. Nous avons quitté à quatre cette gare devant laquelle une voiture noire, Citroën traction avant, nous attendait. Nous avons pris une petite pause pour prendre un verre de boisson dans un café voisinant la gare. Enfin nous avons pris ensemble le véhicule roulant sur la route parallèle aux arbres de chaque côté, tout à fait différent aux pistes ondulés dans le désert.

Nous continuions notre chemin sous la conduite de M. Canet. On m'a posé des questions

- Est-ce que tu as fait un bon voyage ?
- Es-tu fatigué ?
- Comment trouves-tu la France ?
- Es-tu dépaysé ?

La voiture roulait, mais moi, j'étais plutôt ébahi, regardant les arbres à droite et à gauche et me suis posé la question: «qui arrose toute cette verdure ? » Parfois les arbres formaient un tunnel étendu à perte de vue au lointain. Distrait par ce spectacle inhabituel pour moi, j'ai répondu plus ou moins bien et parfois de travers. Je ne me suis pas rappelé à quoi je voulais répondre.

- J'ai croyé...

- Oh ! Stop! m'a interrompu M. Hugot. Attention ! C'est un verbe irrégulier. Le participe passé se termine par i, is, it ou u. Alors tu dis...

Je n'ai pas pu répondre. M. Hugot m'a corrigé.

- «J'ai cru». Répète !
- «J'ai cru.»

- Bien, m'a dit M. Hugot.

Cette correction resterait gravée à jamais dans ma mémoire.

« Ces deux personnalités avec nous sont eux aussi des maîtres d'école », a ajouté M. Hugot. « M. Canet est le directeur de l'école de la cité des Champoulains et M. Poyot est un collègue avec lui. Tu ne dois donc pas prononcer des fautes devant les enseignants. Tu es là pour améliorer ton français parlé et écrit. Après un repos de quelques jours tu vas reprendre la classe avec les élèves de M. Canet. Ici l'école ne ferme pas encore. Tu as de la chance de continuer à poursuivre des cours ici pour t'améliorer dans cette langue. »

Arrivée à Auxerre

Au cours du chemin, nous nous sommes arrêtés à un café sur la route, nous prenons une boisson pour renforcer notre énergie. Enfin nous sommes arrivés dans la grande cour de l'école de la cité des Champoulains. Elle était pleine d'élèves mixtes. C'était la récréation. On attendait notre arrivée. Michel, mon correspondant, était le premier à me tendre la main. Après, tous les élèves l'ont suivi. Après les salutations brèves, M. Canet a expliqué aux élèves :

- Ce camarade va rester avec nous pour longtemps. Essayez de l'aider. Maintenant il va se reposer.

J'ai rejoint la famille Canet. Mme Canet et la belle-mère de M. Canet m'ont accueilli comme si un de leurs fils était revenu dans sa famille après une longue absence. On m'a embrassé ! Une assurance paisible a gagné mon âme. Quel plaisir ! Je me suis dit intérieurement: «ne me serait-il pas possible de terminer ma scolarité ici ?» Mais une voix a raisonné dans mes oreilles : « et tes parents ? Ta mère surtout ?» On m'a montré ma chambre dans laquelle il y avait un lit, une table et une chaise. Je m'étais couché pour la première fois sur un matelas à Alger à l'hôtel. Puis chez les familles à Alger et à Toulouse. Ici, ce luxe me paraissait tout à fait normal. J'ai commencé à m'habituer à une nouvelle vie opulente. Et je m'en suis adapté facilement.

En reprenant la classe, je me suis rendu compte de mon faible niveau parmi ces élèves dont le français était leur langue maternelle. Les invitations pour le déjeuner ou le dîner par les nouveaux camarades,

pleuvaient sur moi. Chaque famille exigeait que je devrais y passer. Le directeur a établi une liste. Elle était longue. Je quitterai certainement la cité avant de satisfaire la totalité des demandes. M. Canet et M. Poyot occupaient des logements de fonction qui se côtoyaient. Pour moi, les deux ne formaient qu'une seule famille. Là, je me déplaçais à l'aise. Quand je devais aller loin, mon déplacement nécessitait un compagnon. Je me sentais tellement joyeux quand je me trouvais en voiture avec M. Canet ou M. Pourrain. On me faisait visiter des usines, des grandes fermes et des chantiers de grands travaux spectaculaires.



Vieille ville du nord de la France

(2011 photo:M.Otsuki)

M. Hugot a apporté avec lui une grande quantité de production de la coopérative scolaire d'Aoulef. Pour liquider ces articles, l'école de la cité des Champoulains a organisé une kermesse en ma faveur. M. Pourrain, journaliste de L'Yonne Républicaine et parallèlement professeur de gymnastique dans cet établissement, s'est chargé de l'annonce au journal. Tout le monde l'attendait avec impatience ! Le jour est venu et la fête a été

tenue de l'ampleur ! On organisait un bal. Il y avait beaucoup de visiteurs qui ne venaient pas seulement pour voir ou pour danser, mais dans l'intention d'aider en y achetant quelque chose. Là on m'a appris à danser et c'était tellement agréable. Ça a été une réussite totale. Tous les articles étaient vendus. Cela a permis d'enrichir la caisse de la coopérative et d'encourager les élèves à travailler davantage. Tout allait mieux.

Une semaine après, l'école a organisé une excursion sur la ville de Paris à 160 km. Un grand nombre d'élèves et plusieurs enseignants ont pris un autocar, ce qui nous a permis de passer toute la journée dans le plaisir. On a visité le musée, la Place Concorde, l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysée et d'autres endroits. Il y avait parmi nous des élèves qui ont vu pour la première fois la capitale renommée mondialement. Quant à moi, je me suis senti émerveillé par la grande circulation et la beauté de cette ville paradisiaque. Déjà la confusion a brouillé mon esprit : «est-ce qu'on va me croire quand je vais raconter tout cela à mes camarades à Aoulef ?» Vers une heure de l'après-midi nous sommes tous entrés dans un grand restaurant pour déjeuner. En sortant de là, nous sommes allés trouver une forêt au milieu de Paris où nous avons bénéficié d'un repos d'une heure puis nous avons continué notre exploration dans cette ville géante. Nous sommes arrivés à la tour Eiffel mais nous n'y sommes pas montés. C'était vraiment beau ! Les élèves formaient des groupes de six pour faire le compte rendu, chacun en ce qui le concernait, suivant les lieux visités. Muni d'un carnet et d'un crayon, chacun devait écrire ce qu'il voyait pour participer ultérieurement à la rédaction collective. Cette activité m'a élargi l'imagination et le point de vue pour l'expression écrite. Nous avons quitté Paris pour Auxerre où nous ne sommes arrivés qu'à la nuit. La journée était bien fatigante mais très enrichissante.



La Cathédrale de Notre Dame à Paris

(2002 photo; M.Otsuki)

Vacances d'été à la campagne

Après la fin de l'année scolaire, j'ai été pris en charge, pendant une semaine, par la famille Hugot, cousine du directeur de mon école à Aoulef. Le mari était un bureaucrate et la femme restait à la maison. Je sortais chaque matin avec elle pour faire des commissions au marché. M. Pourrain venait me voir tous les deux jours, dans l'après-midi, et me prenait en voiture avec lui pour me faire visiter la ville et la banlieue. Mais il me ramenait avant la nuit. La famille chez laquelle j'ai passé le plus long séjour, c'était la famille Pourrain, parents du journaliste. C'était une grande ferme à Lindry. Là, j'ai eu le plaisir de vagabonder dans les champs. Je participais aux travaux agricoles. J'étais curieux de voir le fonctionnement des tracteurs et des batteuses encore immobiles, alimentées par la force physique. Je faisais sortir les vaches le matin et les rentrer à la fin de la journée. J'assistais au trait, émerveillé de cette production inimaginable pour moi. Les machines utilisées et le nombre de seaux remplis. Incroyable ! Le lait frais, je pouvais en boire à volonté et sans limite. Là aussi, tellement hébété que j'ai écrit une

lettre à ma famille à Aoulef, parlant de la verdure, du lait et racontant que la vache offrait un sceau par jour et moi, je pouvais en prendre à volonté. J'ai écrit, mais je me suis dit : «vont-ils croire à ce que je raconte ? Ils vont me prendre pour un menteur». Les repas étaient copieux contenant de la viande de poulet ou du lapin, frite accompagnés de légumes en abondance. Quant aux fruits: pommes et poires...n'en parlons pas. On pouvait en ramasser sous les arbres. Si on n'était pas paresseux, on se déplaçait pour les laver à la fontaine. Mais moi, je trouvais inutile puisque je ramassais les dattes sous le palmier et je les mangeais sans les laver et pourtant rien ne m'est arrivé. C'était un fruit tout comme la pomme, ramassée sous l'arbre, était également un fruit.



La campagne en France (2006 photo:M.Otsuki)

De là, j'ai quitté cette famille pour deux semaines et j'y étais revenu une deuxième fois. Cette fois-ci, mon départ était à destination d'une colonie de vacances qui grouillait d'enfants au bord d'une rivière. Tous ses jeunes étaient à peu près de mon âge. Un lien profond m'a attaché amicalement à de nombreux enfants parmi eux. Ici, j'ai gagné l'estime des moniteurs. J'étais le seul noir. Ils faisaient de leur mieux pour me rendre joyeux en évitant toute distinction. L'ambiance a gagné mon cœur. J'étais perplexe : «la vie à la ferme est agréable, mais j'aimerais que mon séjour s'allonge davantage dans cette colonie de vacances.» Dans ce milieu agréable à vivre, j'ai appris à faire de l'escalade, à nager et à devenir un peu plus dégourdi. Certaines familles m'ont suivi jusqu'à la colonie de vacances pour m'inviter à passer la journée à la maison et elles ont garanti au directeur de la colonie lui assurant qu'on me ramenait avant le coucher de soleil. Avant de me laisser partir, il m'a demandé mon avis et leur a fait signer un papier. C'était la période la plus heureuse de mon séjour en France. Je n'entendais plus autre langue que le français. Ce français parlé était le seul canal de contact. L'expression et la communication sont devenues peu à peu familières pour moi.

Une famille composée de trois membres seulement : père, mère et fille unique est venue pour m'inviter. L'accord a été donné pour le lendemain dimanche toute la journée. Dès le matin de bonne heure, le père s'est présenté seul en voiture. Après les démarches administratives, j'ai pris ma valise et je l'ai suivi. Après une demi-heure de route, on est arrivé à la maison. Bien accueilli, je me sentais déjà à l'aise. Après le dîner, le père m'a dit que nous allions sortir et là où nous allions, il était préférable de porter des habits présentables. Il m'a demandé ce que j'avais comme habits. J'ai ouvert ma valise. Il a examiné et a trouvé que je possédais un pantalon, une chemise et une veste à peu près présentables. Ils m'ont habillé et noué une cravate à mon cou. Ils ont ajouté une pochette dans la petite poche en haut à gauche de la veste. Vers deux heures de l'après-midi, posant ma valise dans la malle, nous sommes montés tous les quatre à bord de leur voiture dont l'essuie-glace se manipulait manuellement de l'intérieur. Voulant me faire une surprise, le père ne m'a pas parlé du programme de ce voyage. Curieux et empressé de savoir, je n'ai pu m'empêcher de poser la question.

- Où allons-nous maintenant ?

- Je veux te faire surprendre, mais puisque tu as posé la question je te le dis. Nous allons assister à un concours hipp...

Le mot lui a échappé mais il n'est pas arrivé à compléter sa phrase puisque je l'ai coupée.

- Concours hippique !

- Oh ! la, la ! a t-il dit. Tu es riche en vocabulaire. Où l'as-tu appris ?

- Au cours d'une leçon de lecture à l'école, ai-je répondu.

- Tu as lu sur ce sujet, maintenant tu vas le voir de près. C'est très joli et la musique est merveilleuse.

Nous sommes restés plusieurs heures, assis sur des chaises, émerveillés par ce spectacle qui polarisait notre attention

Le père me côtoyait à ma gauche et sa femme et sa fille à ma droite. Au cours de cette séance, ce que je voulais éviter est arrivé encore une fois. Ayant besoin de me moucher, j'ai tiré la pochette et me suis mouché dedans et l'ai remis à sa place ne me rendant pas compte de l'acte fautif. Plusieurs parmi les présents ont dû remarquer ce geste. On ne m'a rien dit. Au retour, en voiture le père m'a dit.

- Tu n'as pas de mouchoir dans ta poche ?

Je lui ai indiqué la pochette.

- Pour la politesse on ne doit pas se moucher dans la pochette. Elle est faite pour la présentation, m'a-t-il dit. Demain je t'en apporterai trois ou quatre mouchoirs.

Une tristesse honteuse a envahi mon âme.

- J'ai des mouchoirs mais j'ai oublié d'en mettre une dans ma poche.

- Je t'en apporterai quand-même.

Au retour, avant la nuit, on m'a laissé au camp des vacances comme promis et la famille est rentrée chez elle.

Quand on change brusquement de société, on tombe souvent dans des erreurs d'impolitesse. Ce qui n'est pas impolitesse dans une société peut l'être dans une autre. Par exemple, roter en face de quelqu'un est inacceptable chez les uns, alors qu'il ne marque aucun dérangement chez les autres. Je me suis dit désormais, j'allais essayer de faire de mon mieux pour être prudent et d'éviter de tomber dans tout ce qui était contre politesse. Mais en vain ! Comme mon éducation était faite auparavant suivant ma société, mon milieu et mon entourage dans mon pays natal, celui-ci m'a

laissé tomber, malgré ma France. Je n'avais alors que quatorze ans et j'ai fait alors une erreur de politesse inacceptable dans la société française. Ce jour-là, au foyer de M. Raymod Pourrain, le journaliste, plusieurs personnalités de haute considération sans doute, étaient assises dans des fauteuils et discutaient dans le salon. J'y suis arrivé. Au lieu de me patienter un peu et attendre qu'on me les présente, je les ai suivis et me suis présenté maladroitement devant un à un leur tendant la main. Je n'ai rien remarqué, mais cette attitude malveillante leur a certainement déplu. De retour à la maison, M. Canet, le directeur de l'école de la cité des Champoulains m'a remis à l'ordre calmement me disant en souriant.

- Ici chez nous, quand on se trouve devant une personnalité, le respect est ainsi: on se met face à lui humblement avec les mains derrière le dos, ni dans les poches ni sur les hanches. Si cette personnalité daigne te tend la main, tu peux alors lui faire la même chose. Ne te vexe pas. Je te dis cela parce que tu n'es plus un petit enfant, tu es maintenant un homme.

J'ai gardé le silence, me sentant un peu fautif.

- Et qu'est-ce qu'on dit quand un grand te donne un conseil ? a t-il ajouté.

J'ai tout de suite compris.

– Merci, Monsieur !

– Bien ! m'a t-il répondu. Et maintenant, raconte-moi, s'il y a quelque chose qui te pèse sur le cœur.

- Chez nous, c'est le plus jeune qui doit présenter les salutations en signe de respect.

- Si chez vous le comportement est ainsi, ici c'est le contraire, maintenant tu es ici. Je te dis cela pour que tu ne commettes pas à nouveau, a ajouté M. Canet.